

Mosaïque

Les modes d'existence (in)filtrés par le discours managérial

À propos du livre de
Agnès VANDELDELDE-ROUGALE,
*Mots et illusions : quand la langue du
management nous gouverne*,
Éditions 10/18, Collection Amorce, 2022

Par Aude MONTLAHUC-VANNOD
Docteure en sciences de gestion et du
management (ESCP BS)



C'est dans un nouveau format, à l'écriture alerte et resserrée en une centaine de pages, que la socio-anthropologue, Agnès Vandeveldde-Rougale, reconnue pour ses travaux sur la « novlangue managériale » (2017), apporte sa contribution à la nouvelle collection d'essais des Éditions 10/18, Amorce. Le livre, outre son coût accessible, présente l'atout didactique de structurer la réflexion de l'auteure par des synthèses-étapes régulières qui charpentent explicitement le savoir instruit au fil de la lecture.

Derrière ce titre *Mots et illusions : quand la langue du management nous gouverne*, l'idée phare de l'auteure est qu'il devient bien difficile de résister à

l'automatisme de nous parler et nous penser par d'autre biais que celui de la langue du management, tant elle infuse désormais tous les pans de l'existence des êtres humains, devenue une somme de champs à gérer. Cette réalité n'échappe au constat de personne, si l'on se base sur l'abondante littérature pro ou anti-langue du management qui atteste de sa propagation et en fait un phénomène de société. La posture clinique et critique de l'auteure, départie de tout *a priori* sur le sujet, procède d'une auscultation fine de cette nouvelle réalité langagière, pour donner à penser un phénomène plus large de compénétration linguistique dans une portée socio-anthropologique.

Les mots ont un pouvoir : celui d'orienter la perception du réel (chapitre 1), et ceux du management dépassent la sphère professionnelle et le jargon du métier pour s'inviter dans nos vies privées, au point où « on peut bénéficier désormais de coaching pour développer des compétences parentales » (p. 21). Retournant sur les fondements de la « communication utile » du management (p. 15), l'auteure nuance toutefois l'idée que si le management moderne s'est développé avec le projet capitaliste néolibéral ayant pour finalité d'attiser le désir de produire et de consommer, il ne portait pas de visée politique en tant que telle, et venait avant tout répondre à des enjeux éminemment pratiques d'une époque.

L'auteure examine soigneusement, au travers de multiples exemples, la face cachée (chapitre 2) et les effets psychiques et socio-anthropologiques de cette rhétorique qui, selon elle, derrière son « masque souriant » (p. 40), annihile les mécanismes critiques en éliminant toute reconnaissance et expression de la conflictualité. Concrètement, derrière les idées de « projets à impacts positifs [...], [de] bonheur au travail [...], [ou encore de] communication bienveillante » (pp. 42-43), il y a plus largement un principe équivoque qui renvoie tant à un idéal de vie qu'à un discours visant l'engagement des individus au service de nouvelles normes ou modes organisationnels managériaux. La langue du management instruit donc une réalité – locale – dans une autre réalité – globale. Elle opère un tour aussi ingénieux que dangereux qui est de faire disparaître la complexité dans des formes discursives tout en neutralisant la possibilité même de questionner les énoncés ou penser leur contraire. Car, à y réfléchir, qui donc, dans l'absolu, peut être pour des projets à impacts négatifs, pour le malheur au travail ou la communication malveillante ?

Une fois posée l'ambivalence de cette rhétorique, l'analyse se focalise ensuite sur ses effets de propagation dans tous les domaines publics et privés (chapitre 3). Par mimétisme social ou impensé d'usage, le « prêt à parler » (p. 15) du jargon d'entreprise s'infiltré dans la vie quotidienne et l'existence en général, et avec lui, tout l'imaginaire néolibéral qui le sous-tend. L'individu en vient à penser sa vie par la croyance en des principes pré-pensés – « prêt[s] à penser » (*Ibid.*), réservés initialement au monde des entreprises – qui l'amènent à appliquer des plans d'action dans son existence hors du contexte professionnel : se fixer des objectifs, des stratégies, planifier de nombreux aspects de sa vie, afin d'en profiter. C'est ainsi que la rhétorique du management procède d'un « aménagement

linguistique » (Corbeil, 1975), c'est-à-dire littéralement d'un ménage de la langue qui la débarrasse, au sens strict, de l'intensité et de l'ambivalence des émotions qui sont associées à tout discours humain tout en aménageant de nouvelles lectures du réel, naturalisant en cela de nouvelles conceptions.

Ces manières neutralisées et aseptisées de nous représenter, de ressentir et de penser nos vies, interrogent l'auteure sur leurs conséquences socio-anthropologiques de façonner des désirs et des modes d'existence stéréotypés. Là où il est question d'humanité, les émotions (chapitre 4) en viennent à être évidées des affects subjectifs et des consciences, censés les réceptionner et leur donner relief, c'est-à-dire à être évidées de leur essence même. C'est en cela que « la langue du management nous gouverne » et est devenue une langue dominante. Ses formulations tout empreintes de positivité et rationalité colonisent jusqu'à nos imaginaires sociaux au point que ce sont devenus des standards et des normes ; une discipline que chacun s'inflige sans autorité apparente – car c'est au fond la croyance en ces normes que les humains exercent sur eux-mêmes et leurs pairs. Nous sommes ainsi pris, à notre insu, dans les rets d'un mécanisme de valorisation de principes managériaux. S'ils ont un sens bien précis en contexte organisationnel et sont autant d'ingénieuses trouvailles linguistiques scandées tels des slogans bien pratiques, en valorisant ces principes – hors et dans les sphères de l'entreprise –, nous légitimons implicitement notre propre domination, car ils n'en restent pas moins fondés, aux yeux de l'auteure, sur une vision où l'humain est et demeure une ressource au service des organisations. À cet égard, l'auteure nous invite, en dernier lieu, à prendre avec grand sérieux notre responsabilité d'accepter sans examen une langue qui régente nos modes de vie, et nous alerte sur le « blanchiment discursif » (p. 94), auquel nous participons tous, en relayant de manière impensée ce discours.

Au terme de cette lecture, le pari clinique et critique de cet essai scientifique est tenu : la langue du management y est appréhendée par l'auteure tel un langage indigène, et non comme le moyen *a priori* d'une instrumentalisation des hommes. En cela, l'auteure nous offre véritablement de « mieux comprendre la réalité » pour « aider à la transformer » (p. 18). En effet, ne plus arriver à penser autrement la société et l'humanité qu'avec les critères du néolibéralisme industrialise les façons de penser nos modes d'existence tout en les uniformisant ; ce qui n'offre qu'un champ des possibles alors très limité en termes d'imaginaire, *a fortiori* dans un monde incertain où les êtres humains semblent paradoxalement tant aspirer à redevenir sujets de leur histoire.

Si ce discours permet de façon opératoire et locale d'aborder les problèmes des organisations, il ne doit pas nous aveugler sur la dimension tronquée d'une part de lui-même qu'il emmène quand, par nos pratiques discursives, il s'invite et donc s'infiltré dans nos pensées existentielles ; et l'auteure de nous rappeler que la compréhension n'est pas un obstacle à l'action, au contraire.

Cet ouvrage au ton non délateur nous offre un observatoire clair des apories et limites des techniques linguistiques du management, et nous permet de nous interroger sur les soubassements de nos attirances pour cette palette linguistique appauvrie. Ce que l'on comprend au final de cette inclination, c'est qu'elle relève surtout d'un puissant « Pharmakon » (Derrida, 1972) : la langue du management se constitue tout à la fois comme poison et comme remède. Poison, en ce qu'elle emprisonne la pensée humaine dans des schèmes uniformisés qui réduisent toujours plus l'homme à appréhender le réel de son existence comme un ensemble de champs à gérer ; antidote, car en charriant avec elle son imaginaire d'un monde positif et débarrassé de rapports de force et de domination, elle remédie à la pesanteur de notre servitude en nous berçant de l'illusion que nous en serions affranchis.

Bâtir un autre projet de société passe aussi par la nécessité de « reprendre la parole » (p. 92) : employer des mots qui redonnent couleurs, nuances et consistance, pour restituer à l'humain et à l'existence ses aspérités complexes inhérentes.

Nous concluons donc cette lecture pour dire avec Thibault le Texier que « la langue du management n'est donc pas qu'un simple outil dont l'adoption est affaire de bon sens, mais il charpente notre imaginaire et aiguille notre devenir » (2015, p. 86). En abuser est dès lors une nocivité socio-anthropologique, car elle agit par instillation lente tout en façonnant la société dans son entier : idéologie à l'œuvre ou œuvre d'une idéologie, oser utiliser et réutiliser des mots autres devient un acte résistant, au service de la réintroduction de l'humanité et de sa complexité intrinsèque.

Travaux cités

- CORBEIL J.-C. (1975), *Éléments d'une théorie de l'aménagement linguistique*, Québec, Régie de la langue française, Éditeur officiel du Québec, 40 p.
- DERRIDA J. (1972), « La Pharmacie de Platon », [repris dans] *La Dissémination*, Paris, Seuil.
- LE TEXIER T. (2016), *Le Maniement des hommes. Essai sur la rationalité managériale*, Paris, La Découverte.
- VANDEVELDE-ROUGALE A. (2017), *La Novlangue managériale : Emprise et résistance*, Toulouse, Érès.